



Le Monde - 5/13/16

Rideaux de pierre

IMAGES | Mur d'Hadrien, mur de Berlin, Grande Muraille de Chine... L'exposition « Frontières », à Paris, analyse ces symboles de la séparation

FRÉDÉRIC JOIGNOT

Entre 122 et 127, l'empereur romain Hadrien fait construire un mur-frontière de pierre et de tourbe long de 120 km pour protéger son empire des incursions des « Barbares » du Nord, les tribus pictes. Ce fameux « mur d'Hadrien », inscrit depuis 1987 au patrimoine mondial de l'Unesco, haut lieu touristique, a frappé l'imaginaire par sa taille et sa volonté de protéger la « civilisation » : il a même inspiré l'écrivain américain George R.R. Martin qui, après l'avoir visité, s'en est inspiré pour imaginer la puissante muraille de glace protégeant les « Sept Royaumes » contre les attaques des « morts-vivants du Nord », dans sa saga romanesque *Le Trône de fer*.

C'est encore pour se défendre des « Barbares », cette fois les armées mongoles et mandchoues, que les empereurs chinois ont bâti entre 220 av. J.-C. et le XVII^e siècle la Grande Muraille de Chine, le plus imposant ouvrage de génie militaire au monde. Longue d'environ 21 000 km, classée au Patrimoine mondial en 1987, universellement connue, cette énorme construction fait la fierté des Chinois. Dès les premières expéditions spatiales, ils ont d'ailleurs affirmé qu'elle était visible depuis l'espace. Le fait a été confirmé en 2004 par un cliché réalisé depuis la Station spatiale internationale, à 370 km d'altitude, par l'astronaute américain Leroy Chiao. La photo a fait le tour des médias chinois.

Que ce soit pour contenir les « barbares » ou résister à des voisins agressifs, la frontière a d'abord pour vocation de protéger : il s'agit d'ériger une barrière, si possible infranchissable, contre ses ennemis. Voilà pourquoi l'imaginaire de la frontière s'incarne si souvent dans un mur hostile, surveillé, militarisé, flanqué de postes d'observation. « Symbole de clivage et de séparation », expliquent la politologue Catherine Wihtol de Wenden et l'historien Yvan Gastaut, commissaires scientifiques de l'exposition « Frontières » au Musée de l'histoire de l'immigration, le mur a non seulement matérialisé des conflits entre populations, mais il a également façonné les systèmes de pensée à différentes périodes de l'histoire. Marque durable dans l'espace, délimitation rassurante, zone de contact, d'échange mais aussi d'affronte-

Le poste-frontière abandonné de Cap-Cerbère, entre la France et l'Espagne, figurant dans la série du photographe polonais Josef Schulz.

JOSEF SCHULZ/
VG BILDKUNST



ments, le mur est inscrit dans la problématique de la frontière.

Au XX^e siècle, la structuration du monde en « blocs » politiques irréconciliables a perpétué cette tradition du mur étanche. S'il s'agissait toujours pour un Etat-nation de protéger son territoire contre des incursions hostiles, l'enjeu était aussi, et l'exposition « Frontières » que propose le Musée de l'histoire de l'immigration, à Paris, le montre bien, de le défendre contre des idées jugées subversives et, surtout, d'empêcher les habitants d'un pays de fuir vers un autre. Ainsi, le no man's land démilitarisé de 238 km qui sépare les deux Corées depuis 1953 confine chez eux les habitants

du Nord, dont les conditions de vie sont épouvantables. En Allemagne, la fonction principale du mur de Berlin était d'interdire aux Allemands de l'Est de passer à l'Ouest : entre 1961 et 1989, plus de 100 000 d'entre eux tentèrent leur chance. Ce « mur de la honte », avec ses miradors, ses barbelés et ses chiens, est devenu un des symboles de la guerre froide, inspirant de nombreux films angoissants.

La liberté à l'œuvre

La chute du mur de Berlin, en novembre 1989, révèle cependant une vérité historique : les frontières ne sont pas définitives. Les images de la prise d'assaut du Mur par

Le mur de séparation entre l'Inde et le Bangladesh, érigé en 2007.

GAËL TURINE/
AGENCE VU

les Berlinois, puis surtout de sa démolition, ont fait le tour du monde. Preuve que les frontières peuvent s'ouvrir, et même s'abolir au profit d'une libre circulation des personnes, dès lors que la paix s'installe entre pays voisins. C'est le grand projet de l'accord de Schengen du 14 juin 1985, qui institue une Union européenne aux frontières ouvertes pour tous les citoyens des pays membres. Un photographe polonais, Josef Schulz, l'a matérialisé en photographiant 60 postes frontières européens abandonnés.

L'idée d'une Europe sans frontières intérieures se heurte depuis plusieurs années à l'afflux sans précédent de migrants et de réfugiés. En 2015, plusieurs pays européens ont d'ores et déjà rétabli certains postes frontières – l'Autriche, la Belgique, la Croatie, la Hongrie, la Macédoine, la Pologne, la Slovaquie – et les images de leurs barbelés pris d'assaut ont circulé dans les médias.

Dans le reste du monde, en dépit de la mondialisation de l'économie, les frontières se renforcent partout où les Etats redoutent l'arrivée massive de travailleurs des pays voisins, et craignent pour leur sécurité du fait de la montée du terrorisme. On voit depuis dix ans se dresser de nouveaux « murs-frontières » : le « mur Bush », construit en 2006 entre les Etats-Unis et le Mexique ; le mur séparant l'Inde du Bangladesh, érigé en 2007, sur 3 200 kilomètres ; le mur isolant Israël des territoires palestiniens, édifié en 2002.

Tous ces murs sont quotidiennement escaladés, creusés ou contournés par des migrants déterminés, souvent au péril de leur vie – une autre imagerie propre aux frontières. Plusieurs œuvres du pochoiriste anglais Banksy, réalisées en 2005 en 2005 sur le mur israélien, côté territoires palestiniens, montrent des failles ouvrant sur un ciel bleu et témoignent ainsi qu'aucune frontière n'est infranchissable ni éternelle. ■

À VOIR
« FRONTIÈRES »
Musée de l'histoire de l'immigration (Paris 12^e).
Jusqu'au 29 mai.